

LE CID,  
TRAGEDIE. <sup>1637</sup>

Par T. CORNEILLE.



A PARIS,

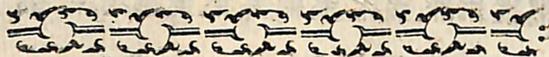
*Au Palais.*

Che } GUILLAUME DE LUYNE, dans la Salle des  
Merciers sous la montée de la Cour des Aydes  
à la Justice.  
ESTIENNE LOYSON, au premier Pillier de  
la grand' Salle proche les Consultations  
au Nom de Jesus.  
PIERRE TRABOUILLET, dans la Galerie des  
Prisonniers, à l'Image S. Hubert, & à la Fortune  
proche le Greffe des Eaux & Forêts.

M. DC. LXXXII.

*Avec Privilege du Roy.*





## ACTEURS.

D. FERNAND, premier Roy de Castille.

D. URRAQUE, Infante de Castille.

D. DIEGUE, Pere de D. Rodrigue.

D. GOMES, Comte de Gormas, pere de Chimene.

D. RODRIGUE, Amant de Chimene.

D. SANCHE, Amoureux de Chimene.

D. ARIAS.

D. ALONSE, } Gentils-hommes Castellans.

CHIMENE, Fille de D. Gomes.

LEONOR, Gouvernante de l'Infante.

ELVIRE, Gouvernante de Chimene.

UN PAGE de l'Infante.

*La Scene est à Seville.*

LE CID,



# LE CID,

## TRAGEDIE.

### ACTE I.

#### SCENE PREMIERE.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.



ELVIRE, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?

Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

ELVIRE.

Tous mes sens à moy-mesme en sont encor charmez,

Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,  
Et si je ne m'abuse à lire dans son ame,  
Il vous commandera de répondre à sa flame.

CHIMENE.

Dy-moy donc, je te prie, une seconde fois  
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix,

A

Appren-moy de nouveau quel espoir j'en doÿ prendre;  
 Un si charmant discours ne se peut trop entendre,  
 Tu ne peux trop promettre aux feux de nostre amour  
 La douce liberté de se montrer au jour.  
*Que t'a-t'il répondu sur la secrète brigue*  
*Que font auprès de toy D. Sanche, & D. Rodrigue ?*  
 N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité  
 Entre ces deux Amans me panche d'un costé ?

## ELVIRE.

Non, j'ay peint vostre cœur dans une indifférence  
 Qui n'enfle d'aucun d'eux, ny détruit l'espérance,  
 Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,  
 Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.  
 Ces respect l'a ravy, sa bouche & son visage  
 M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,  
 Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit,  
 Voicy d'eux & de vous ce qu'en haste il m'a dit.  
*Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,*  
*Tous deux formez d'un sang, noble, vaillant, fidelle,*  
*Ieunes, mais qui sont lire aisément dans leurs yeux*  
*L'éclairante vertu de leurs braves ayeux.*  
*Don Rodrigue sur tout n'a trait en son visage*  
*Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,*  
*Et sort d'une maison si féconde en guerriers,*  
*Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.*  
*La valeur de son père en son temps sans pareille*  
*Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille,*  
*Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,*  
*Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.*  
*Je me promets du fils ce que j'ay veu du père,*  
*Et ma fille en un mot peut l'aimer & me plaire.*  
 Il alloit au Conseil, dont l'heure qui pressoit  
 A tranché ce discours qu'à peine il commençoit,  
 Mais à ce peu de mots je croy que sa pensée  
 Entre vos deux Amans n'est pas fort balancée.  
 Le Roy doit à son fils élire un Gouverneur,  
 Et c'est luy que regarde un tel degré d'honneur,

Ce choix n'est pas douloureux, & sa rare vaillance  
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.  
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,  
 Dans un espoir si juste il sera sans rival,  
 Et puisque Don Rodrigue a résolu son père  
 Au sortir du Conseil à proposer l'affaire,  
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,  
 Et si tous vos desirs seront bien-tost contents.

## CHIMENE.

Il semble toutefois que mon ame troublée  
 Refuse cette joye, & s'en trouve acablée,  
 Un moment donne au sort des visages divers,  
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

## ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

## CHIMENE.

Allons, quoy qu'il en soit, en attendre l'issue.

## SCENE II.

L'INFANTE, LEONOR, Page.

L'INFANTE.

**P**Age, allez avertir Chiméne de ma part  
 Qu'aujourd'huy pour me voir elle attend un peu  
 tard,

Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

*La Page rentre.*

LEONOR.

Madame, chaque jour mesme desir vous presse,  
 Et dans son entretien je vous voy chaque jour  
 Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet, je l'ay presque forcée  
 A recevoir les traits dont son ame est blessée;

Elle aime Don Rodrigue, & le tient de ma main,  
Et par moy Don Rodrigue a vaincu son dédain.  
Ainsi de ces Amants ayant formé les chaînes,  
Je doÿ prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LEONOR.

Madame, toutefois parmy leurs bons succès  
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.  
Cét amour, qui tous deux les comble d'allegrèsse  
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse,  
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux  
Vous rend-il malheureuse, alors qu'ils sont heureux?  
Mais je vay trop avant, & deviens indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrette.  
Ecoute, écoute enfin comme j'ay combattu,  
Ecoute quels assauts brave encore ma vertu.

L'Amour est un tyran qui n'épargne personne;  
Ce jeune Cavalier, cet Amant que je donne,  
Je l'aime.

LEONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,  
Et voy comme il se trouble au nom de son vainqueur,  
Comme il le reconnoit.

LEONOR.

Pardonnez-moy, Madame,  
Si je fors du respect pour blasmer cette flamme.  
Une grande Princeesse à ce point s'oublier,  
Que d'admettre en son cœur un simple Cavalier!  
Et que diroit le Roy? que diroit la Castille?  
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandray mon sang;  
Avant que je m'abaïsse à démentir mon rang.  
Je te répondrois bien que dans les belles ames,  
Le seul mérite a droit de produire des flammes,

Et si ma passion cherchoit à s'excuser,  
Mille exemples fameux pourroient l'autoriser:  
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage,  
La surprise des sens n'abat point mon courage,  
Et je me dy toujours qu'étant fille de Roy,  
Tout autre qu'un Monarque est indigne de moy.  
Quand je vy que mon cœur ne se pouvoit défendre,  
Moy-mesme je donnay ce que je n'osois prendre,  
Je mis au lieu de moy Chiméne en ses liens,  
Et j'allumay leurs feux pour éteindre les miens.  
Ne t'étonne donc plus si mon ame gésnée  
Avec impatience attend leur Hyménée,  
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'huy:  
Si l'amour vit d'espoir il périt avec luy,  
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture,  
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,  
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mary,  
Mon espérance est morte & mon esprit guéry.

Je souffre cependant un tourment incroyable,  
Jusques à cet Hymen Rodrigue m'est aimable,  
Je travaille à le perdre, & le perds à regret,  
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.  
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne  
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne,  
Je sens en deux partis mon esprit divisé,  
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé,  
Cét Hymen m'est fatal, je le crains & souhaïte,  
Je n'ose en espérer qu'une joye imparfaite,  
Ma gloire & mon amour ont pour moy tant d'appas,  
Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LEONOR.

Madame, après cela je n'ay rien à vous dire,  
Sinon que de vos maux avec vous je soupire:  
Je vous blâmois tantost, je vous plains à présent.  
Mais puisque dans un mal si doux & si cuisant,  
Vostre vertu combat & son charme & sa force,  
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,

Elle rendra le calme à vos esprits flotans.  
Espérez donc tout d'elle, & du secours du temps,  
Espérez tout du Ciel, il a trop de justice  
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L'INFANTE à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LEONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la reserve ?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement malgré mon déplaisir  
Remettre mon visage un peu plus à loisir.  
Je vous sùy. Juste Ciel, d'où j'attens mon remède,  
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,  
Assure mon repos, assure mon honneur,  
Dans le bonheur d'autrui, je cherche mon bonheur,  
Cét Hyménée à trois également importe ;  
Ren son effet plus prompt ou mon ame plus forte :  
D'un lien conjugal joindre ces deux Amans,  
C'est briser tous mes fers & finir mes tourmens.  
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,  
Et par son entretien soulager nostre peine.

## SCENE III.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, & la faveur du Roy  
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moy,  
Il vous fait Gouverneur du Prince de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez  
Qu'il sçait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous  
sommes,

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,  
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans  
Qu'ils sçavent mal payer les services présens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont vostre esprit s'irrite,  
La faveur l'a pu faire autant que le mérite,  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien, quand un Roy l'a voulu.  
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,  
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vostre :  
Vous n'avez qu'une fille, & moy je n'ay qu'un fils,  
Leur Hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,  
Faites-nous cette grace & l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre,  
Et le nouvel éclat de vostre Dignité  
Luy doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le Prince,  
Montrez-luy comme il faut régir une Province,  
Faire trembler par tout les Peuples sous la loy,  
Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroy,  
Joignez à ces vertus celles d'un Capitaine,  
Montrez-luy comme il faut s'endurcir à la peine,  
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,  
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,  
Reposer tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à foy le gain d'une bataille.  
Instruisez-le d'exemple, & rendez-le parfait  
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,  
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là dans un long tissu de belles actions  
Il verra comme il faut dompter des Nations,  
Attaquer une Place, ordonner une Armée,  
Et sur de grand exploits bastir sa Renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir,  
Un Prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,  
Que ne puisse égaler une de mes journées?  
Si vous fustes vaillant, je le suis aujourd'huy,  
Et ce bras du Royaume est le plus ferme appuy.  
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer brille,  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille,  
Sans moy vous passeriez bien-tost sous d'autres loix,  
Et vous auriez bien-tost vos ennemis pour Rois.  
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,  
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire:  
Le Prince à mes costez feroit dans les combats  
L'essay de son courage à l'ombre de mon bras?  
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,  
Et pour répondre en haste à son grand caractère,  
Il verroit...

D. DIEGUE.

Je le sçay, vous servez bien le Roy,  
Je vous ay veu combattre & commander sous moy:  
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,  
Vostre rare valeur a bien remply ma place;  
Enfin, pour épargner les discours superflus,  
Vous êtes aujourd'huy ce qu'autrefois je fus.  
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
Un Monarque entre nous met quelque difference.

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En estre refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux Courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roy fait honneur à vostre âge.

D. DIEGUE.

Le Roy, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! moy?

D. DIEGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,

Teméraire vieillard, aura sa récompense.

*Il luy donne un soufflet.*D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*

Achève, & prens ma vie après un tel affront;

Le prémier dont ma race ait veu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

D. DIEGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moy, mais tu serois trop vain,

Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu, fay lire au Prince, en dépit de l'Envie,

Pour son instruction l'histoire de ta vie,

D'un insolent discours ce juste châtiment

Ne luy servira pas d'un petit ornement.

## SCENE IV.

D. DIEGUE.

O Rage ! ô desespoir ! ô vicieuse ennemie !  
 N'ay-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  
 Et ne suis-je blanchy dans les travaux guerriers ?  
 Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
 Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,  
 Mon bras qui tant de fois a sauvé cet Empire,  
 Tant de fois affermy le trône de son Roy,  
 T rahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moy ?  
 O cruel souvenir de ma gloire passée !  
 Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !  
 Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  
 Faut-il de vostre éclat voir triompher le Comte,  
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?  
 Comte, sois de mon Prince à present Gouverneur,  
 Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur,  
 Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne  
 Malgré le choix du Roy m'en a sçeu rendre indigne.  
 Et toy, de mes exploits glorieux instrument,  
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  
 Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense  
 M'as servy de parade, & non pas de défense ;  
 Va, quitte désormais le dernier des Humains,  
 Passe pour me venger en de meilleures mains.

## SCENE V.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

R Odrigue, as-tu du cœur ?  
 D. RODRIGUE.  
 Tout autre que mon père  
 L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colere !  
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux !  
 Je reconnoy mon sang à ce noble courroux,  
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
 Vien mon fils, vien mon sang, vien réparer ma hon-  
 te,  
 Vien me venger.

D. RODRIGUE.

De quoy ?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,  
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,  
 D'un soufflet. L'insolent en eust perdu la vie,  
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,  
 Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,  
 Je le remers au tien pour venger & punir.  
 Va contre un arrogant éprouver ton courage,  
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage,  
 Meurs, ou tuë. Au surplus, pour ne te point flater,  
 Je te donne à combattre un homme à redouter,  
 Je l'ay veu tout couvert de sang & de poussière  
 Porter par tout l'effroy dans une Armée entière  
 J'ay veu par sa valeur cent escadrons rompus,  
 Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,

Plus que brave foldat , plus que grand Capitaine ,  
Cest. . .

D. RODRIGUE.

De grace , achevez.

D. DIEGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le. . .

D. DIEGUE.

Ne replique point , je connoy ton amour ,  
Mais qui peut vivre infame est indigne du jour ,  
Plus l'offenseur est cher , & plus grande est l'offense ,  
Enfin tu sçais l'affront , & tu tiens la vengeance ,  
Je ne te dy plus rien , venge-moy , venge-toy ,  
Montre-toy digne fils d'un père tel que moy ;  
Accablé des malheurs où le Destin me range ,  
Je vay les déplorer , va , cours , vole , & nous venge.

## SCENE VI.

D. RODRIGUE.

**P**ercé jusqu'au fond du cœur  
D'une atteinte impréveuë aussi-bien que mortelle ,  
Misérable vengeur d'une juste querelle ,  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur :  
Je demeure immobile , & mon ame abatuë  
Cède au coup qui me tuë.  
Si près de voir mon feu récompensé ,  
O Dieu ! l'étrange peine !  
En cet affront mon père est l'offensé ,  
Et l'offenseur le père de Chimène !  
Que je sens de rudes combats !  
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse ,  
Il faut venger un père , & perdre une Maîtresse ,  
L'un m'anime le cœur , l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix , ou de trahir ma flame ,  
Ou de vivre en infame ,  
Des deux costez mon mal est infiny .  
O Dieu ! l'étrange peine !  
Faut-il laisser un affront impuny ?  
Faut-il punir le père de Chimène ?

Père , Maîtresse , honneur , amour ;  
Noble & dure contrainte , aimable tyrannie ;  
Tous mes plaisirs sont morts , ou ma gloire ternie ,  
L'un me rend malheureux , l'autre indigne du jour .  
Cher & cruel espoir d'une ame généreuse ,  
Mais ensemble amoureuse ,  
Digne ennemy de mon plus grand bonheur ,  
Fer , qui causes ma peine ,  
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?  
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas ,  
Je dois à ma Maîtresse aussi-bien qu'à mon père ,  
J'attire en me vengeant sa haine & sa colère ,  
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas .  
A mon plus doux espoir l'un me rend infidelle ,  
Et l'autre , indigne d'elle ,  
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;  
Tout redouble ma peine ,  
Allons , mon ame , & puisqu'il faut mourir ,  
Mourons du moins sans offenser Chimène .

Mourir sans tirer ma raison !  
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ?  
Respecter un amour dont mon ame égarée  
Voit la perte assurée !

N'écoutez plus ce penser suborneur  
Qui ne sert qu'à ma peine ,  
Allons , mon bras , sauvons du moins l'honneur ,  
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène .

Ouy, mon esprit s'étoit déçeu,  
 Je doy tout à mon père avant qu'à ma Maîtresse :  
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
 Je rendray mon sang pur, comme je l'ay receu.  
 Je m'accuse déjà de trop de négligence,  
 Courons à la vengeance,  
 Et tout honteux d'avoir tant balancé,  
 Ne soyons plus en peine  
 (Puisqu'aujourd'huy mon père est l'offensé)  
 Si l'offenseur est père de Chimène.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.



El'avoué entre nous, mon sang un peu  
 trop chaud  
 S'est trop ému d'un mot, & l'a porté  
 trop haut, (sans remède.  
 Mais puisque c'en est fait, le coup est  
 D. ARIAS.

Qu'aux volontez du Roy ce grand courage cède,  
 Il y prend grande part, & son cœur irrité  
 Agira contre vous de pleine autorité.  
 Aussi vous n'avez point de valable défense,  
 Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,  
 Demandent des devoirs & des submissions,  
 Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roy peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'empportement vostre faute est suivie.  
 Le Roy vous aime encor, appeidez son couroux,  
 Il a dit, *je le veux.* Desobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monseur, pour conserver tout ce que j'ay d'estime,  
 Desobéir un peu n'est pas un si grand crime,

Et quelque grand qu'il soit, mes services presens  
Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoy qu'on fasse d'illustre & de considérable,  
Jamais à son Sujet un Roy n'est redevable :  
Vous vous flatez beaucoup, & vous devez sçavoir  
Que qui sert bien son Roy ne fait que son devoir.  
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croiray qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un Roy.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moy.  
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
Tout l'Etat périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoy ? vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moy tomberoit de sa main.  
Il a trop d'intérêt luy-mesme en ma personne,  
Et ma teste en tombant seroit choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.  
Prenez un bon conseil.

LE COMTE. Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que luy diray-je enfin ? je luy doy rendre conte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les Rois veulent estre absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.  
Avec tous vos lauriers craignez encor le foudre.

Je l'attendray sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effect.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là Don Diégue satisfait.

*Il est seul.*

Qui ne craint point la mort, ne craint point les me-  
naces ;

J'ay le cœur au dessus des plus fières disgraces,  
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,  
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

## SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moy, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Oste-moy d'un doute.

Connois-tu bien Don Diégue ?

LE COMTE.

Ouy.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.

Sçais-tu que ce vieillard fut la mesme vertu,  
La vaillance & l'honneur de son temps ? le sçais-tu ?

LE COMTE.

Peut-estre.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
Sçais-tu que c'est son sang ? le sçais-tu ?

LE COMTE. *Que m'importe ?*

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'icy je te le fais sçavoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

*Parle sans t'émouvoir.*Je suis jeune, il est vray, mais aux ames bien nées  
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moy ! qui t'a rendu si vain ?

Toy, qu'on n'a jamais veu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,  
Et pour leurs coups d'essay veulent des coups de mai-LE COMTE. *(sire.)*

Sçais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

*Ouy, tout autre que moy*

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroy.

Les palmes dont je voy ta teste si couverte

Semblent porter écrit le destin de ma perte,

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur,

Mais j'auray trop de force ayant assez de cœur,

A qui venge son père il n'est rien impossible,

Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens

Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,

Et croyant voir en toy l'honneur de la Castille,

Mon ame avec plaisir te destinoit ma fille.

Je sçay ta passion, &amp; suis ravy de voir

Que tous ses mouvemens cédat à ton devoir,

Qu'ils n'ont point avoüé cette ardeur magnanime,

Que ta haute vertu répond à mon estime,

Et que voulant pour gendre un Cavalier parfait,

Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.

Mais je sens que pour toy ma pitié s'intéresse,  
J'admire ton courage & je plains ta jeunesse.  
Ne cherche point à faire un coup d'essay fatal,  
Dispense ma valeur d'un combat inégal,  
Trop peu d'honneur pour moy suivroit cette victoire,  
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,  
On te croiroit toujours abatu sans effort,  
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :

Qui m'ose ôster l'honneur craint de m'ôster la vie !

LE COMTE.

Retire-toy d'icy.

D. RODRIGUE.

*Marchons sans discourir.*

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

*As-tu peur de mourir ?*

LE COMTE.

Vien, tu fais ton devoir, &amp; le fils dégénère

Qui survit un moment à l'honneur de son père.

## SCENE III.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR.

L'INFANTE.

**A**ppaise, ma Chimène, appaise ta douleur,  
Fais agir ta constance en ce coup de malheur,  
Tu reverras le calme après ce foible orage,  
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,  
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMENE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.

Un orage si prompt qui trouble une bonace  
 D'un naufrage certain nous porte la menace,  
 Je n'en sçauroids douter, je pérís dans le Port.  
 J'aimois, j'étois aimée, & nos pères d'accord,  
 Et je vous en contoís la charmante nouvelle  
 Au malheureux moment que naissoit leur querelle,  
 Dont le récit fatal, si-tost qu'on vous l'a fait,  
 D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie,  
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie,  
 Honneur impitoyable à mes plus chers desirs,  
 Que tu me vas coûter de pleurs & de soupírs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre,  
 Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre,  
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
 Puisque déjà le Roy les veut accommoder,  
 Et tu sçais que mon ame à tes ennuis sensible,  
 Pour en tarir la source, y fera l'impossiblé.

CHIMENE.

Les accommodemens ne font rien en ce point,  
 De si mortels affronts ne se réparent point.  
 En vain on fait agir la force ou la prudence,  
 Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence,  
 La haine que les cœurs conservent au dedans  
 Nourrit des feux cachez, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra Don Rodrigue & Chimé-  
 ne

Des pères ennemis dissipera la haine,  
 Et nous verrons bien-tost vostre amour le plus fort  
 Par un heureux Hymen étouffer ce discord.

CHIMENE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère,  
 Don Diégue est trop altier, & je connoy mon père  
 Je sens couler des pleurs que je veux retenir,  
 Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu d'un vieillard l'impuissante foiblesse?  
 CHIMENE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMENE.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup,  
 Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,  
 Et deux mois de ta bouche arrestent sa colere.

CHIMENE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennuy!

Et s'il peut m'obéir, que dira-t'on de luy?

Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!

Soit qu'il cède, ou résiste au feu qui me l'engage,  
 Mon esprit ne peut qu'estre, ou honteux, ou confus,  
 De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chiméne a l'ame haute, &amp; quoy qu'intéressée,

Elle ne peut souffrir une basse pensée:

Mais si jusques au jour de l'accommodement

Je fais mon prisonnier de ce parfait Amant,

Et que j'empesche ainsi l'effet de son courage,

Ton esprit amoureux n'aura-t'il point d'ombrage?

CHIMENE.

Ah, Madame! en ce cas jen'ay plus de soucy.

## SCENE IV.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR,  
LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, & l'amenez icy.

LE PAGE.

Le Comte de Gormas & luy...

CHIMENE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce Palais ils sont sortis ensemble.

CHIMENE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, & qui sembloient tout bas se quereller.

CHIMENE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.

Madame, pardonnez à cette promptitude.

## SCENE V.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

**H**Elas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !  
Je pleure ses malheurs, son Amant me ravit,  
Mon repos m'abandonne, & ma flamme revit.  
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène  
Fait renaître à la fois mon espoir & ma peine,

Et leur division que je vois à regret  
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LEONOR.

Cette haute vertu qui régné dans vostre ame  
Se rend-elle si-tost à cette lasche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lasche, à présent que chez moy  
Pompeuse & triomphante elle me fait la loy,  
Porte-luy du respect puisqu'elle m'est si chere ;  
Ma vertu la combat, mais malgré moy j'espère,  
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu  
Vole après un Amant que Chimène a perdu.

LEONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,  
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison,  
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !  
Et lors que le malade aime sa maladie,  
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie !

LEONOR.

Vostre espoir vous séduit, vostre mal vous est doux,  
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sçay que trop, mais si ma vertu cède,  
Appren comme l'amour flate un cœur qu'il possède.

Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,  
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,  
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte,  
Que ne fera-t'il point, s'il peut vaincre le Comte ?  
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits  
Les Royaumes entiers tomberont sous ses loix,  
Et mon amour flatteur déjà me persuade  
Que je le vois assis au trofne de Grenade,  
Les Mores subjugués trembler en l'adorant,  
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,

Le Portugal se rendre, & ces nobles journées  
Porter delà les Mers les hautes Destinées,  
Du sang des Africains arroser ses lauriers,  
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,  
Je l'attens de Rodrigue après cette victoire,  
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LEONOR.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras  
En suite d'un combat qui peut-estre n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le Comte a fait l'outrage,  
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage ?

LEONOR.

Et bien, ils se bartront, puisque vous le voulez,  
Mais Rodrigue ira-t'il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle, & mon esprit s'égaré,  
Tu vois par là quels maux cét amour me prépare.  
Vien dans mon cabinet consoler mes ennuis,  
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

## SCENE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. FERNAND.

**L**E Comte est donc si vain & si peu raisonnable !  
Ose-t'il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ay de vostre part long-temps entretenu,  
J'ay fait mon pouvoir, Sire, & n'ay rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes Cieux ! Ainsi dont un Sujet téméraire  
A si peu de respect & de soin de me plaire !  
Il offense D. Diégué, & méprise son Roy !  
Au milieu de ma Cour il me donne la loy !

Qu'il

Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand Capitaine,  
Je sçauray bien rabattre une humeur si hautaine :  
Fust-il la valeur même & le Dieu des combats,  
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.  
Quoy qu'ait pu mériter une telle insolence,  
Je l'ay voulu d'abord traiter sans violence,  
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'huy  
Soit qu'il résiste, ou non, vous affeurer de luy.

D. SANCHE.

Peut-estre un peu de temps le rendroit moins rebelle,  
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle,  
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement  
Un cœur si généreux se rend mal-aisément :  
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute  
N'est pas si-tost réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, & soyez averty  
Qu'on se rend criminel à prendre son party.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais, mais de grace encor, Sire,  
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pouvez-vous dire ?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions  
Ne se peut abaisser à des submissions.  
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,  
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.  
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,  
Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.  
Commandez que son bras nourry dans les alarmes  
Répare cette injure à la pointe des armes,  
Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,  
Attendant qu'il l'ait sçeu, voicy qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,  
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

B

Un Roy dont la prudence a de meilleurs objets  
 Est meilleur ménager du sang de ses Sujets ;  
 Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,  
 Comme le chef a soin des membres qui le servent.  
 Ainsi vostre raison n'est pas raison pour moy,  
 Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roy,  
 Et quoy qu'on veuille dire, & quoy qu'il ose croire,  
 Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.  
 D'ailleurs l'affront me touche, il a perdu d'honneur  
 Celuy que de mon fils j'ay fait le Gouverneur.  
 S'attaquer à mon choix, c'est se prédre à moy mesme,  
 Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.  
 N'en parlons plus. Au reste, on a veu dix vaisseaux  
 De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,  
 Vers la bouche du fleuve ils ont osé paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître,  
 Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur  
 De se plus hazarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie  
 Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andalousie,  
 Et ce pais si beau qu'ils ont trop possédé  
 Avec un œil d'envie est toujours regardé.  
 C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville  
 Placer depuis dix ans le trône de Castille,  
 Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt  
 Renverser aussi-tost ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes testes  
 Combien vostre presence assure vos conquestes,  
 Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger,

Le trop de confiance attire le danger,  
 Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine  
 Un flux de pleine mer jusqu'icy les amène.

Toutefois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,  
 L'avis étant mal seur, de paniques terreurs,  
 L'effroy que produiroit cette alarme inutile  
 Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.  
 Faites doubler la Garde aux murs & sur le Port,  
 C'est assez pour ce soir.

## SCENE VII.

D. FERNAND, D. SANCHE,  
D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire, le Comte est mort,  
 Don Diégue par son fils a vengé son offense.

D. FERNAND

Dès que j'ay sçeu l'affront, j'ay préveu la vengeance,  
 Et j'ay voulu deslors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur,  
 Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaistrs mon ame compatisse,  
 Ce que le Comte a fait semble avoir mérité  
 Ce digne châtiment de sa témérité.

Quelque juste pourtant que puisse estre sa peine,  
 Je ne puis sans regret perdre un tel Capitaine.

Après un long service à mon Etat rendu,  
 Après son sang pour moy mille fois répandu,  
 A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,  
 Sa perte m'affoiblit & son trépas m'afflige.

## SCENE VIII.

D. FERNAND, D. DIEGUE,  
CHIMENE, D. SANCHE,  
D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMENE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ah! Sire, écoutez-nous.

CHIMENE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMENE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence.

Il a de vostre scéptre abatu le soutien,

Il a tué mon père.

D. DIEGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses Sujets un Roy doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre & parlez à loisir.

Chimène, je prens part à vostre déplaisir.

D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

Vous parlerez après ne troublez pas sa plainte.

Sire, mon père est mort, mes yeux ont vû son sang  
Couler à gros bouillons de son généreux flanc,  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,  
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,  
Ce sang qui tout forty fume encor de couroux  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,  
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,  
Rodrigue en vostre Cour vient d'en couvrir la Terre.  
J'ay couru sur le lieu sans force, & sans couleur,  
Je l'ay trouvé sans vie. Excusez ma douleur,  
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,  
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Pren courage, ma fille, & sçache qu'aujourd'huy  
Ton Roy te veut servir de père au lieu de luy.

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.

Je vous l'ay déjà dit, je l'ay trouvé sans vie,

Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir

Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir,

Ou plutôt la valeur en cet état réduite

Me parloit par sa playe, & haïsoit ma poursuite,

Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,

Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous vostre puissance

Règne devant vos yeux une telle licence,

Que les plus valeureux avec impunité

Soient exposez aux coups de la témérité,

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,

Ce baigne dans leur sang & brave leur mémoire.

Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir

Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.

Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance

Plus pour vostre intérêt que pour mon allégeance,

Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,

Vengez-la par une autre, & le sang par le sang,

Immollez, non à moy, mais à vostre Couronne,  
 Mais à vostre grandeur, mais à vostre personne,  
 Immolez dy-je, Sire, au bien de tout l'Etat,  
 Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie

Lors qu'en perdant la force on perd aussi la vie,  
 Et qu'un long âge apreste aux hommes généreux  
 Au bout de leur carrière un destin malheureux !  
 Moy, dont les longs travaux ont acquis tant de gloi-  
 re,

Moy, que jadis par tout a suivy la victoire,  
 Je me vois aujourd'huy, pour avoir trop vécu,  
 Recevoir un affront, & demeurer vaincu.  
 Ce que n'a pû jamais combat, siège, embuscade,  
 Ce que n'a pû jamais Arragon, ny Grenade,  
 Ny tous vos ennemis, ny tous mes envieux,  
 Le Comte en vostre Cour l'a fait presque à vos yeux,  
 Jaloux de vostre choix, & fier de l'avantage  
 Que luy donnoit sur moy l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,  
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
 Ce bras jadis l'effroy d'une Armée ennemie,  
 Descendoient au tombeau tous chargez d'infamie,  
 Si je n'eusse produit un fils digne de moy,  
 Digne de son pais, & digne de son Roy.  
 Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte ;  
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte,  
 Si montrer du courage & du ressentiment,  
 Si venger un soufflet mérite un châtement,  
 Sur moy seul doit tomber l'éclair de la tempeste :  
 Quand le bras a failly l'on en punit la teste.  
 Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos  
 débats,  
 Sire, j'en suis la teste, il n'en est que le bras ;

Si Chiméne se plaint qu'il a tué son père,  
 Il ne l'eust jamais fait, je l'eusse pû faire.  
 Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,  
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir,  
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chiméne,  
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine,  
 Et loin de murmurer d'un rigoureux decret,  
 Mourant sans deshonneur, je mourray sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée  
 Mérite en plein Conseil d'estre délibérée.

Don Sanche remettez Chiméne en sa maison,  
 Don Diégue aura ma Cour, & sa foy pour prison.  
 Qu'on me cherche son fils. Je vous feray justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand Roy, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

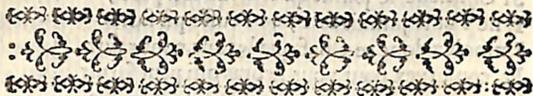
Pren du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos c'est croistre mes malheurs.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.



Rodrigue, qu'as-tu fait ? où viens-tu, misérable ?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil  
De paroître en des lieux que tu remplis de deuil ?  
Quoy ? viens-tu jusqu'icy braver l'Ombre du Comte ?  
Ne l'as-tu pas tué ?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte,  
Mon honneur de ma main a voulu cét effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton azile en la maison du mort !  
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon Juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné,  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.  
Mon Juge est mon amour, mon Juge est ma Chimène,  
Je mérite la mort de mériter sa haine,

Et j'en viens recevoir comme un bien souverain,  
Et l'Arrest de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuy plutôt de ses yeux, fuy de sa violence,  
A ses premiers transports desrobe ta présence ;  
Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens  
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ay pû déplaire,  
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colere,  
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,  
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au Palais de pleurs toute baignée,  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue, fuy de grace, oste-moy de soucy,  
Que ne dira-t'on point si l'on te voit icy ?  
Veux-tu qu'un médisant pour comble à sa misere  
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son pere ?  
Elle va revenir, elle vient, je la voy ;  
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toy.

### SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Ouy, Madame, il vous faut de sanglantes victimes,  
Vostre colere est juste, & vos pleurs légitimes,  
Et je n'entrepris pas à force de parler,  
Ny de vous adoucir, ny de vous consoler :  
Mais si de vous servir je puis estre capable,  
Employez mon épée à punir le coupable,  
Employez mon amour à venger cette mort,  
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

B v

Malheureuse :

D. SANCHE.

De grace acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le Roy qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous sçavez qu'elle marche avec tant de langueur,  
Qu'assez souvent le crime échape à sa longueur ;  
Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes,  
Souffrez qu'un Cavalier vous venge par les armes,  
La voye en est plus seure & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède, & s'il y faut venir,  
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,  
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend,  
Et pouvant l'espérer je m'en vay trop content.

## SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

**E**Nfin je me voy libre, & je puis sans contrainte  
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,  
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,  
Je puis r'ouvrir mon ame & tous mes déplaïrs.  
Mon père est mort, Elvire, & la première épée  
Dont s'est armé Rodrigue a sa tramé coupée.  
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,  
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,  
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste  
Celle que je n'ay plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, Madame.

CHIMENE.

Ah ! que mal à propos.

Dans un malheur si grand tu parles de repos !  
Par où fera jamais ma douleur appaisée,  
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?  
Et que doy-je espérer qu'un tourment éternel,  
Si je poursuis un crime aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, &amp; vous l'aimez encore !

CHIMENE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,  
Ma passion s'oppose à mon ressentiment,  
Dedans mon ennemy je trouve mon Amant,  
Et je sens qu'en dépit de toute ma colere  
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.  
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,  
Tantost fort, tantost foible, & tantost triomphant.  
Mais en ce dur combat de colere & de flame  
Il déchire mon cœur sans partager mon ame,  
Et quoy que mon amour ait sur moy du pouvoir,  
Je ne consulte point pour suivre mon devoir.  
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige ;  
Rodrigue m'est bien cher, son intérest m'afflige.  
Mon cœur prend son party, mais malgré son effort,  
Je sçay ce que je suis, & que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMENE.

Ah ! crüelle pensée,

Et crüelle poursuite où je me voy forcée !  
Je demande sa teste, & crains de l'obtenir,  
Ma mort suivra la sienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si Tragique,  
Ne vous imposez point de loy si tyrannique.

Quoy, mon père étant mort, & presque entre mes bras,  
Son sang criera vengeance & je ne l'orray pas !  
Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes  
Croira ne luy devoir que d'impuissantes larmes !  
Et je pourray souffrir qu'un amour suborneur  
Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE.

Madame, croyez-moy, vous serez excusable  
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;  
Contre un Amant si cher, vous avez assez fait,  
Vous avez veu le Roy, n'en pressez point d'effet,  
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge,  
Et de quoy que nous fiate un desir amoureux,  
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMENE.

Jel'avouë.

ELVIRE.

Après tout que pensez-vous donc faire ?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennuy,  
Le poursuivre, le perdre, & mourir après luy.



## SCENE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE,  
ELVIRE.

D. RODRIGUE.

ET bien, sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empescher de vi-  
vre. CHIMENE.

Elvire, où sommes nous ? & qu'est-ce que je voy ?  
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moy !

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance  
La douceur de ma perte & de vostre vengeance.

CHIMENE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Ecoute-moy.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va laisse-moy mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,

Après ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMENE.

Quoy ! du sang de mon père encor toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chimène.

CHIMENE.

Oste-moy cet objet odieux,

Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

LE CID;  
D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,  
Pour croistre ta colere, & pour haster ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE. Plonge-le dans le mien,  
Et fay-luy perdre ainsi la ceinture du tien.

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë  
Le père par le fer, la fille par la veuë!  
Oste-moy cét objet, je ne le puis souffrir.

Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie;  
Car enfin n'atten pas de mon affection  
Un lasche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
Deshonoroit mon père, & me couvroit de honte;  
Tu sçais comme un soufflet touche un homme de cœur;  
J'avois part à l'affront, j'en ay cherché l'auteur,  
Je l'ay veu, j'ay vengé mon honneur & mon père,  
Je le ferois encor, si j'avois à le faire.  
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père & moy  
Ma flame assez long-temps n'ait combatu pour toy:  
Juge de son pouvoir. Dans une teille offense  
J'ay pû délibérer si j'en prendrois vengeance,  
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
J'ay pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt,  
Je me suis accusé de trop de violence:  
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,  
A moins que d'opposer à tes plus forts appas  
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas,  
Que malgré cette part que j'avois en ton ame,  
Qui m'aima généreux me haïroit infame,  
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,  
C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.

Je te le dis encor, & quoy que j'en soupire,  
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,  
Je t'ay fait une offense, & j'ay dû m'y porter,  
Pour effacer ma honte, & pour te mériter.  
Mais quitte envers l'honneur & quitte envers mon père  
C'est maintenant à roy que je viens satisfaire, (re)  
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois,  
J'ay fait ce que j'ay deu, je fais ce que je dois,  
Je sçay qu'un père mort t'arme contre mon crime;  
Je ne t'ay pas voulu desrober ta victime:  
Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
Celuy qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! il est vray, quoy que ton ennemie,  
Je ne puis te blâmer d'avoir fuy l'infamie,  
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,  
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.  
Je sçay ce que l'honneur après un tel outrage  
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage,  
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,  
Mais aussi le faisant tu m'as appris le mien,  
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire.  
Elle a vengé ton père & soutenu ta gloire,  
Mesme soin me regarde, & j'ay pour m'affliger,  
Ma gloire à soutenir & mon père à venger.  
Hélas! ton intérêt icy me desespere;  
Si quelque autre malheur m'avoit ravy mon père,  
Mon ame auroit trouvé dans le bien de te voir  
L'unique allégement qu'elle eust pû recevoir,  
Et contre ma douleur j'aurois senty des charmes,  
Quand une main si chère eust essuyé mes larmes.  
Mais il me faut te perdre après l'avoy perdu,  
Cét effort sur ma flame à mon honneur est dû,  
Et cét affreux devoir dont l'ordre m'assassine  
Me force à travailler moy-mesme à ta ruine.  
Car enfin n'atten pas de mon affection  
De lasches sentimens pour ta punition;

Dequoy qu'en ta faveur nostre amour m'entretienne,  
Ma générosité doit répondre à la tienne;  
Tu t'ès en m'offensant montré digne de moy,  
Je me doy par ta mort montrer digne de toy.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,  
Il demande ma teste, & je te l'abandonne,  
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,  
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'Arrest.  
Attendre après mon crime une lente justice,  
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.  
Je mourray trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta Partie, & non pas ton bourreau.  
Si tu m'offres ta teste, est-ce à moy de la prendre  
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre,  
C'est d'un autre que toy qu'il me faut l'obtenir,  
Et je doy te poursuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

Dequoy qu'en ma faveur nostre amour t'entretienne,  
Ta générosité doit répondre à la mienne,  
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,  
Ma Chimène, croy-moy, c'est n'y répondre pas.  
Ma main seule du mien a sçeu venger l'offense,  
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?  
Tu t'ès vengé sans aide, & tu m'en veux donner!  
Je suivray ton exemple, & j'ay trop de courage  
Pour souffrir qu'avec toy ma gloire se partage.  
Mon père & mon honneur ne veulent rien devoir  
Aux traits de ton amour ny de ton desespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoy que je fasse,  
Ne pourray-je à la fin obtenir cette grace?  
Au nom d'un père mort, ou de nostre amitié,  
Puny-moy par vengeance, ou du moins par pitié;

Ton malheureux Amant aura bien moins de peine  
A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hay point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits?  
Quand on sçaura mon crime & que ta flame dure,  
Que ne publieront point l'Envie & l'imposture!  
Force-les au silence, & sans plus discourir,  
Sauve ta Renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,  
Et je veux que la voix de la plus noire Envie  
Elève au Ciel ma gloire & plaigne mes ennuis,  
Sçachant que je t'adore, & que je te poursuis.  
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême  
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime,  
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.  
Si l'on te voit sortir mon honneur court hazard.  
La seule occasion qu'aura la médifance,  
C'est de sçavoir qu'icy j'ay souffert ta présence;  
Ne luy donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoy te résous-tu?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma co-  
lère,  
Je feray mon possible à bien venger mon père;  
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,  
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

O miracle d'amour !

CHIMENE.

O comble de miseres !

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous coûterons nos pères !

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eust crû !

D. RODRIGUE.

Chiméne, qui l'eust dit !

CHIMENE.

Que nostre heur fust si proche & si-tost se perdit !

D. RODRIGUE.

Et que si près du Port contre toute apparence

Un orage si prompt brifast nostre esperance ?

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah, regrets superflus !

CHIMENE.

Va-t'en, encor un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu, je vay traifner une mourante vic,

Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foy

De ne respirer pas un moment après toy.

Adieu, fors, & sur tout garde bien qu'on te voye.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le Ciel nous envoie...

CHIMENE.

Ne m'importune plus, laisse-moy soupirer,

Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

## SCENE V.

D. DIEGUE.

J'Amais nous ne goûtons de parfaite allegresse,  
Nos plus heureux succès sont mezlez de tristesse,  
Toujours quelques soucis en ces evenemens,  
Troublent la pureté de nos contentemens.  
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte,  
Je nage dans la joye, & je tremble de crainte,  
J'ay veu mort l'ennemy qui m'avoit outragé,  
Et je ne scaurois voir la main qui m'a vengé,  
En vain je m'y travaille, & d'un soin inutile,  
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville,  
Ce peu que mes vieux ais m'ont laissé de vigueur  
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.  
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,  
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'un ombre  
Et mon amour déçu par cet objet trompeur  
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.  
Je ne découvre point de marques de sa fuite,  
Je crains du Comte mort les amis & la suite,  
Leur nombre m'épouvante & confond ma raison.  
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.  
Justes Cieux ! me trompay-je encore à l'apparence,  
Ou si je vois enfin mon unique esperance ?  
C'est luy, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucez,  
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessez.

## SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

**R**odrigue, enfin le Ciel permet que jete voye !

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne melle point de soupirs à ma joye,  
Laisse-moy prendre haleine afin de te louer.  
Ma valeur n'a point lieu de te desavouer,  
Tu l'as bien imitée, & ton illustre audace  
Fait bien revivre en toy les Héros de ma race.  
C'est d'eux que tu descens, c'est de moy que tu viens,  
Ton premier coup d'épée éga'e tous les miens,  
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée  
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.  
Appuy de ma vieillesse, & comble de mon heur,  
Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur,  
Vien baiser cette joue, & reconnoy la place  
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est deu, je ne pouvois pas moins  
Etant fort de vous & nourry par vos soins;  
Je m'en tiens trop heureux, & mon ame est ravie  
Que mon coup-d'essay plaise à qui je doy la vie;  
Mais parmy vos plaisirs ne soyez point jaloux,  
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.  
Souffrez qu'en liberté mon desespoir éclate,  
Assez & trop long-temps vostre discours le flate:  
Je ne me repens point de vous avoir servy,  
Mais rendez-moy le bien que ce coup m'a ravy.  
Mon bras pour vous venger armé contre ma flame  
Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame;

Ne me dites plus rien, pour vous j'ay tout perdu,  
Ce que je vous devois, je vous l'ay bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.  
Je t'ay donné la vie & tu me rens ma gloire,  
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,  
D'autant plus maintenant je te doy de retour.  
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibleffes,  
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de Maîtresses,  
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

D. DIEGUE. Ce que tu dois sçavoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moy-mesme se venge,  
Et vous m'osez pousser à la honte du change !  
L'infamie est pareille, & suit également  
Le guerrier sans courage & le perfide Amant.  
A ma fidélité ne faites point d'injure,  
Souffrez-moy généreux sans me rendre parjure,  
Mes liens sont trop forts pour estre ainsi rompus,  
Ma foy m'engage encor si je n'espère plus,  
Et ne pouvant quitter ny posséder Chimène,  
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas,  
Ton Prince & ton païs ont besoin de ton bras.  
La Flote qu'on craignoit dans ce grand Fleuve entrée  
Croit surprendre la ville, & piller la contrée,  
Les Mores vont descendre, & le flux & la nuit  
Dans une heure à nos murs les amène sans bruit.  
La Cour est en desordre & le Peuple en alarmes,  
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.  
Dans ce malheur public mon bonheur a permis  
Que j'ay trouvé chez moy cinq cens de mes amis,  
Qui sçachant mon affront, pouffez d'un mesme zèle,  
Se venoient tous offrir à venger ma querelle :

Tu les as prévenus , mais leurs vaillantes mains  
Se tromperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur teste où l'honneur te demande ,  
C'est toy que veut pour Chef leur générale bande ,  
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ,  
Là , si tu veux mourir , trouve une belle mort ,  
Prends-en l'occasion puisqu'elle t'est offerte ,  
Fay devoir à ton Roy son salut à ta perte .  
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front ,  
Ne borne pas ta gloire à venger un affront ,  
Porte-la plus avant , force par ta vaillance  
Ce Monarque au pardon & Chimène au silence .  
Si tu l'aimes , appren que revenir vainqueur ,  
C'est l'unique moyen de regagner son cœur .  
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles ,  
Je t'arreste en discours , & je veux que tu voles ,  
Vien , fuy moy , va combattre , & montre à ton Roy  
Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toy .

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

### SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

'Est-ce point un faux bruit ? le sçais-tu bien , Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire ,

Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix



De ce jeune Héros les glorieux exploits.  
Les Mores devant luy n'ont paru qu'à leur honte ,  
Leur abord fut bien prompt , leur fuite encor plus prompte ,  
Trois heures de combat laissent à nos guerriers  
Une victoire entière , & deux Rois prisonniers ,  
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix ,  
Sa main les a vaincus , & sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu sçavoir ces Nouvelles étranges ?

Du Peuple qui par tout fait sonner les loüanges,  
Le nomme de sa joye, & l'objet, & l'auteur,  
Son Ange tutelaire, & son libérateur.

CHIMENE.

Et le Roy, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroistre en sa presence,  
Mais Don Diègue ravy luy presente enchaînéz  
Au nom de ce vainqueur ces captifs couronnez,  
Et demande pour grace à ce généreux Prince  
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ay rien appris.

Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie.

Pour avoir soin de luy faut-il que je m'oublie?

On le vante, on le louë, & mon cœur y consent!

Mon honneur est müet, mon devoir impuissant!

Silence, mon amour, laissez agir ma colère:

S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon père,

Ces tristes vétemens où je ly mon malheur

Sont les premiers effets qu'ait produit sa valeur,

Et quoy qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,

Icy tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes resentimens,

Voiles, crespes, habits, lugubres ornemens,

Pompe, qui me prescrit sa première victoire,

Contre ma passion soutenez bien ma gloire,

Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,

Parlez à mon esprit de mon triste devoir,

Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voicy venir l'Infante.

SCENE

## SCENE II.

L'INFANTE, CHIMENE, LEONOR,  
ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas icy consoler tes douleurs,  
Je viens plutôt mesler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMENE.

Prenez bien plutôt part à la commune joye,  
Et goûtez le bonheur que le Ciel vous envoie.  
Madame, autre que moy n'a droit de soupirer,  
Le péril dont Rodrigue a sçeu nous retirer,  
Et le salut public que vous rendent ses armes,  
A moy seule aujourd'huy souffrent encor les larmes.  
Il a sauvé la ville, il a servy son Roy,  
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moy.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vray qu'il a fait des merveilles.

CHIMENE.

Déjà ce bruit fascheux a frappé mes oreilles,  
Et je l'entens par tout publier hautement  
Aussi brave guerrier que malheureux Amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fascheux pour toy ce discours populaire?  
Ce jeune Mars qu'il louë a sçeu jadis te plaire,  
Il possédoit ton ame, il vivoit sous tes loix,  
Et vanter sa valeur c'est honorer ton choix.

CHIMENE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,  
Mais pour moy la louange est un nouveau supplice,  
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut,  
Je voy ce que je perds quand je voy ce qu'il vaut.

II. Partie.

C

Ah, cruels déplaifirs à l'esprit d'une Amante !  
Plus j'apprens fon mérite, & plus mon feu s'aug-  
mente,

Cependant mon devoir eft toujours le plus fort,  
Et malgré mon amour va pourfuivre fa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute eftime,  
L'effort que tu te fis parut fi magnanime,  
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la Cour  
Admiroit ton courage & plaignoit ton amour.  
Mais croirois-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

CHIMENE.

Ne vous obéir pas me rendroit criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.  
Rodrigue maintenant eft notre unique appuy,  
L'efpérance & l'amour d'un Peuple qui l'adore,  
Le fôultien de Castille, & la terreur du More ;  
Le Roy mefme eft d'accord de cette vérité  
Que ton père en luy feul fe voit reffuscité,  
Et fi tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,  
Tu pourfuis en fa mort la ruïne publique.

Quoy ? pour venger un père eft-il jamais permis  
De livrer fa Patrie aux mains des ennemis ?  
Contre nous ta pourfuite eft-elle légitime,  
Et pour eftre punis avons-nous part au crime ?  
Ce n'est pas qu'après tout tu doives époufer  
Celuy qu'un père mort t'obligeoit d'accufer,  
Je te voudrois moy-mefme en arracher l'envie ;  
Oste-luy ton amour, mais laiffe-nous fa vie.

CHIMENE.

Ah, ce n'est pas à moy d'avoir tant de bonté,  
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.

Quoy que pour ce vainqueur mon amour s'intérefse,  
Quoy qu'un Peuple l'adore, & qu'un Roy le careffe,  
Qu'il foit environné des plus vailans guerriers,  
J'iray fous mes cyprès accabler fes lauriers.

L'INFANTE.

C'est générofité, quand pour venger un père  
Nôtre devoir attaque une tefte fi chère :  
Mais c'en eft une encor d'un plus illustre rang,  
Quand on donne au Public les intérêts du fang.  
Non, croy-moy, c'est aflez que d'éteindre ta flamme,  
Il fera trop puny, s'il n'est plus dans ton ame.  
Que le bien du païs t'impose cette loy ;  
Aufsi-bien que crois-tu que t'accorde le Roy ?

CHIMENE.

Il peut me refufer, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chiméne, à ce que tu veux faire.  
Adieu, tu pourras feule y penser à loifir.

CHIMENE.

Après mon père mort je n'ay point à choifir.

## SCENE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE,

D. ARIAS, D. RODRIGUE,

D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille  
Qui fut toujours la gloire & l'appuy de Castille,  
Race de tant d'Ayeux en valeur fignalez,  
Que l'effay de la tienne a fi-toft égalé,  
Pour te récompenser ma force eft trop petite,  
Et j'ay moins de pouvoir que tu n'as de mérite.  
Le païs délivré d'un fi rude ennemy,  
Mon Scéptre dans ma main par la tienne affermy,  
Et les Mores défaits, avant qu'en ces alarmes  
J'euffe pû donner ordre à repouffer leurs armes,

C ij

Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roy  
Le moyen, ny l'espoir des'acquiter vers toy:  
Mais deux Rois tes captifs feront ta récompense,  
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma presence,  
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,  
Je ne t'en vray pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cède,  
Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Tolède,  
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,  
Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que vostre Majesté, Sire, épargne ma honte,  
D'un si foible service elle fait trop de courre,  
Et me force à rougir devant un si grand Roy.  
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoÿ.  
Je sçay trop que je dois au bien de vostre Empire,  
Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire;  
Et quand je les perdray pour un si digne objet,  
Je feray seulement le devoir d'un Sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage  
Ne s'en acquitrent pas avec mesme courage,  
Et lors que la valeur ne va point dans l'excès,  
Elle ne produit point de si rares succès.  
Souffre donc qu'on te louë, & de cette victoire  
Appren-moy plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sçeu qu'en ce danger pressant  
Qui jeta dans la ville un effroy si puissant,  
Une troupe d'amis chez mon père assemblée  
Sollicita mon ame encor toute troublée...  
Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,  
Si j'osay l'employer sans vostre autorité;  
Le péril approchoit, leur brigade étoit presse,  
Me montrant à la Cour je hazardois ma teste,  
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux  
De sortir de la vie en combatant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,  
Et l'Etat défendu me parle en ta défense:  
Croy que dorenavant Chimène a beau parler,  
Je ne l'écoute plus, que pour la consoler.  
Mais poursuy.

D. RODRIGUE.

Sous moy donc cette troupe s'ayance,  
Et porte sur le front une masse assurance:  
Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt renfort  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au Port,  
Tant à nous voir marcher avec un tel visage  
Les plus épouvantez reprenoient de courage.  
J'en cache les deux tiers aussitost qu'arrivez  
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvez;  
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,  
Bruslant d'impatience autour de moy demeure,  
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,  
Passe une bonne part d'une si belle nuit.  
Par mon commandement la Garde en fait de mesme,  
Et se tenant cachée aide à mon stratagème,  
Et je feins hardiment d'avoir receu de vous  
L'ordre qu'on me voit suivre & que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des Etoiles  
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;  
L'onde s'enfente dessous, & d'un commun effort  
Les Mores & la Mer montent jusques au Port,  
On les laisse passer, tout leur paroît tranquille,  
Point de soldats au Port, point aux murs de la ville:  
Notre profond silence abusant leurs esprits,  
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;  
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,  
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.  
Nous nous levons alors, & tous en mesme temps  
Poussons jusques au Ciel mille cris éclatans.  
Les nostres à ces cris de nos vaisseaux répondent,  
Ils paroissent armez, les Mores se confondent,

L'épouvante les prend à demy descendus ;  
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus ;  
 Ils couroient au pillage , & rencontrent la guerre ;  
 Nous les pressons sur l'eau , nous les pressons sur terre ;  
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang ,  
 Avant qu'aucun résiste , ou reprene son rang .  
 Mais bien-toist malgré nous leurs Princes les rallient ,  
 Leur courage renaît , & leurs terreurs s'oublent ,  
 La honte de mourir sans avoir combattu  
 Arrête leur desordre , & leur rend leur vertu ;  
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs Alfanges ,  
 De nostre sang au leur font d'horribles meslanges ,  
 Et la terre , & le fleuve , & leur Flotte , & le Port .  
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort .

O combien d'actions , combien d'exploits célèbres !  
 Sont demeurez sans gloire au milieu des ténèbres ,  
 Où chacun seul témoin des grands coups qu'il don-  
 noit

Ne pouvoit discerner où le Sort inclinoit !  
 J'allois de tous costez encourager les nostres ,  
 Faire avancer les uns & soutenir les autres ,  
 Ranger ceux qui venoient , les pousser à leur tour ,  
 Et ne l'ay pû sçavoir jusques au point du jour .  
 Mais enfin sa clarté montre nostre avantage ,  
 Le More voit sa perte , & perd soudain courage ,  
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir ,  
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir .  
 Ils gagnent leurs vaisseaux , ils en coupent les chables ,  
 Pouslent jusques au Cieux des cris épouvantables ,  
 Font retraite en tumulte , & sans considérer  
 Si leurs Rois avec eux peuvent se retirer .  
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte ,  
 Le flux les apporta , le reflux les remporte ,  
 Cependant que leurs Rois engagez parmy nous ,  
 Et quelque peu dès leurs tous percez de nos coups ,  
 Disputent vaillamment & vendent bien leur vie ;  
 ▲ se rendre moy-mesme en vain je les convie ,

Le cimettere au poin ils ne m'écoutent pas :  
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats ,  
 Et que seuls deormais en vain ils se défendent ,  
 Ils demandent le Chef , je me nomme , ils se rendent ,  
 Je vous les envoyay tous deux en mesme temps ,  
 Et le combat cessa faute de combatans .  
 C'est de cette façon que pour vostre service...

## SCENE IV.

D. FERNAND , D. DIEGUE ,  
 D. RODRIGUE , D. ARIAS ,  
 D. ALONSE , D. SANCHE .

D. ALONSE .

Sire , Chiméne vient vous demander Justice .  
 D. FERNAND .  
 La fascheuse Nouvelle , & l'importun devoir !  
 Va , je ne la veux pas obliger à te voir ,  
 Pour tous remerciemens il faut que je te chasse ,  
 Mais avant que sortir , vien , que ton Roy t'embrasse .

*Don Rodrigue rentre .*

D. DIEGUE .

Chiméne le poursuit , & voudroit le sauver .

D. FERNAND .

On m'a dit qu'elle l'aime , & je vay l'éprouver .  
 Montrez un œil plus triste .



## SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE,

D. ARIAS, D. SANCHE,

D. ALONSE, CHIMENE,

ELVIRE.

D. FERNAND.

ENfin soyez contente,  
Chimène, le succès répond à vostre attente,  
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçeus,  
Rendez graces au Ciel qui vous en a vengée,  
*à Don Diégué.*

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait  
Dans cette palmoison, Sire, admirez l'effet,  
Sa douleur a trahy les secrets de son ame,  
Et ne vous permet plus de douter de sa flame.

CHIMENE.

Quoy? Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,  
Ette conserve encor un immuable amour,  
Calme cette douleur qui pour luy s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joye ainsi que de tristesse,  
Un excès de plaisirs nous rend tous languissans,  
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible,  
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Et bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,  
Nommez ma palmoison l'effet de ma douleur,  
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;  
Son trépas desroboit sa teste à ma poursuite.  
S'il meurt des coups reçeus pour le bien du païs,  
Ma vengeance est perdue, & mes desseins trahis?  
Une si belle fin m'est trop injurieuse,  
Je demande sa mort, mais non-pas glorieuse,  
Non-pas dans un éclat qui l'éleve si haut,  
Non-pas au lit d'honneur, mais sur un échaffaut.  
Qu'il meure pour mon père, & non pour la Patrie,  
Que son nom soit taché, sa mémoire flestrie,  
Mourir pour le païs n'est pas un triste sort!  
C'est s'immortaliser par une belle mort.

J'aime donc sa victoire, & je le puis sans crime,  
Elle assure l'Etat, & me rend ma victime,  
Mais noble, mais famente entre tous les guerriers,  
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,  
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,  
Digne d'estre immolée aux Manes de mon père.

Hélas! à quel espoir me laissay-je emporter!  
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.  
Que pourroient contre luy des larmes qu'on méprise:

Pour luy tout vostre Empire est un lieu de franchise,  
La sous vostre pouvoir tout luy devient permis,  
Il triomphe de moy comme des ennemis,  
Dans leur sang répandu la justice étouffée,  
Aux crimes du vainqueur sert d'un nouveau trophée,  
Nous en croissons la pompe, & le mépris des loix,  
Nous fait suivre son char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence,  
Quand on rend la justice on met tout en balance.  
On a tué ton père, il étoit l'agresseur,  
Et la mesme équité m'ordonne la douceur.

LE C I D ;  
Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître ,  
Consulte bien ton cœur , Rodrigue en est le maistre ,  
Et ta flamme en secret rend graces à ton Roy ,  
Dont la faveur conserve un tel Amant pour toy .

CHIMENE.  
Pour moy mon ennemy ! l'objet de ma colere !  
L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon pere !  
De ma juste poursuite on fait si peu de cas ,  
Qu'on me croit obliger , en ne m'écoutant pas !  
Puisque vous refusez la justice à mes larmes ,  
Sire , permettez-moy de recourir aux armes ;  
C'est par là seulement qu'il a sçeu m'outrager ,  
Et c'est aussi par là que je me doy venger .  
A tous vos Cavaliers je demande sa teste , (ste  
Ouy , qu'un d'eux me l'apporte , & je suis sa conqu-  
e , qu'ils les combattent , Sire , & le combat finy ,  
L'epouse le vainqueur si Rodrigue est puny .  
Sous vostre autorité souffrez qu'on le publie .

D. FERNAND.  
Cette vieille coûtume en ces lieux établie  
Sous couleur de punir un injuste attentat  
Des meilleurs combatans affoiblit un Etat .  
Souvent de cét abus le succès déplorable  
Opprime l'innocent , & soütrient le coupable .  
J'en dispense Rodrigue , il m'est trop précieux  
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ,  
Et quoy qu'il ait pü commettre un cœur si magnanime  
Les Mores en fuyant ont emporté son crime .

D. DIEGUE.  
Quoy , Sire ! pour luy seul vous renversez des loix  
Qu'a veu toute la Cour observer tant de fois !  
Que croira vostre Peuple & que dira l'Envie ,  
Si sous vostre défense il ménage sa vie ,  
Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas  
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas  
De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire ,  
Qu'il gousté sans rougir les fruits de sa victoire ;

TRAGEDIE 59  
Le Comte eut de l'audace , il l'en a sçeu punir ;  
Il l'a fait en brave homme , & le doit maintenir .  
D. FERNAND.

Puisque vous le voulez , j'accorde qu'il le fasse ,  
Mais d'un guerrier vaincu mille prendroient la pla-  
ce ,

Et le prix que Chimène au vainqueur a promis  
De tous mes Cavaliers seroit ses ennemis ;  
L'opposer seul à tous seroit trop d'injustice ,  
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice .  
Choisy qui tu voudras , Chimène , & choisy bien ,  
Mais après ce combat ne demande plus rien .

D. DIEGUE.  
N'exusez point par là ceux que son bras étonne ,  
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne .  
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'huy ,  
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à luy ?  
Qui se hazarderoit contre un tel adversaire ?  
Qui seroit ce vaillant , ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.  
Faites ouvrir le champ , vous voyez l'assaillant ,  
Je suis ce téméraire , ou plutôt ce vaillant .  
Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse ,  
Madame , vous sçavez quelle est vostre promesse .

D. FERNAND.  
Chimène , remets-tu ta querelle en sa main ?  
CHIMENE.  
Sire , je l'ay promis .

D. FERNAND.  
Soyez prest à demain .  
D. DIEGUE.  
Non , Sire , il ne faut pas différer davantage ,  
On est toujours trop prest quand on a du courage .

D. FERNAND.  
Sortir d'une bataille ; & combattre à l'instant .  
D. DIEGUE.  
Rodrigue a pris haine en vous la racontant .

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se délasse,  
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,  
Pour témoigner à tous qu'à regret je promets  
Un sanglant procédé qui ne me plût jamais,  
De moy ny de ma Cour il n'aura la présence.

*Il parle à Don Arias.*

Vous seul des combatans jugerez la vaillance,  
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,  
Et le combat finy m'amenez le vainqueur.  
Qui qu'il soit, mesme prix est acquis à sa peine,  
Je le veux de ma main présenter à Chimène,  
Et que pour récompense il reçoive sa foie.

CHIMÈNE.

Quoy, Sire ! m'imposer une si dure loy !

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu loin d'avouër ta plainte,  
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.  
Cesse de murmurer contre un Arrest si doux,  
Qui que ce soit des deux, j'en feray ton époux.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

### SCÈNE PREMIÈRE.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Voy, Rodrigue, en plein jour ! d'où  
te vient cette audace ?

Va, tu me perds d'honneur, retire-  
toy de grace.

D. RODRIGUE.

Je vay mourir, Madame, & vous  
viens en ce lieu

Avant le coup mortel, dire un dernier Adieu.  
Cét immuable amour qui sous vos loix m'engage  
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,  
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable,  
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?  
Qui t'a rendu si foible, ou qui le rend si fort ?  
Rodrigue va combatre & se croit déjà mort !  
Celuy qui n'a pas craint les Mores ny mon père  
Va combatre Don Sanche & déjà desespère !  
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

LE CID,  
D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non-pas au combat,  
Et ma fidelle ardeur sçait bien m'oster l'envie,  
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.  
J'ay toujourns mesme cœur, mais je n'ay point de bras,  
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaist pas;  
Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,  
Si j'eusse combatu pour ma seule querelle:  
Mais défendant mon Roy, son Peuple, & mon païs,  
A me défendre mal je les aurois trahis.  
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie  
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.  
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,  
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'Arrest;  
Vostre ressentiment choisit la main d'un autre,  
Je ne méritois pas de mourir de la vostre;  
On ne me verra point en repousser les coups;  
Je doy plus de respect à qui combat pour vous,  
Et ravy de penser que c'est de vous qu'ils viennent,  
Puisque c'est vostre honneur que les armes soutien-  
Je vay luy présenter mon estomac ouvert, (nent,  
Adorant en sa main la vostre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,  
Qui me fait malgré-moy poursuivre ta vaillance,  
Présrit à ton amour une si forte loy,  
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moy,  
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire  
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,  
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,  
Quand on le sçaura mort, on le croira vaincu.  
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,  
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,  
Et te fait renoncer malgré ta passion  
A l'espoir le plus doux de ma possession:  
Je t'en voy cependant faire si peu de conte,  
Que sans rendre combat tu veux qu'en te surmonte!

Quelle inégalité ravale ta vertu?  
Pourquoy ne l'as-tu plus, ou pourquoy l'avois-tu?  
Quoy? n'es-tu généreux que pour me faire outrage?  
S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage,  
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,  
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur;  
Va, sans vouloir mourir laisse moy te poursuivre,  
Et défen ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,  
Faudroit-il à ma gloire encor d'autres effets?  
Elle peut dédaigner le soin de me défendre,  
On sçait que mon courage ose tout entreprendre,  
Que ma valeur peut tout, & que dessous les Cieux  
Après de mon honneur rien ne m'est précieux.  
Non, non, en ce combat, quoy que vous vueillez croire,

Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire,  
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,  
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.  
On me dira seulement, il adoroit Chimène,  
Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine,  
Il a cédé luy-même à la rigueur du Sort  
Qui forçoit sa Maïresse à poursuivre sa mort;  
Elle vouloit sa teste, & son cœur magnanime,  
S'il l'en eust refusée, eust pensé faire un crime.  
Pour venger son honneur il perdit son amour,  
Pour venger sa Maïresse il a quitté le jour,  
Préférant (quelque espoir qu'eust son ame asservie)  
Son honneur à Chimène & Chimène à sa vie.  
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat  
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat,  
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,  
Que tout autre que moy n'eust pû vous satisfaire.

CHIMENE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas  
Ta vie & ton honneur sont de foibles appas,

Si jamais je t'aimay, cher Rodrigue, en revanche  
 Défen-toy maintenant pour m'oster à Don Sanche ;  
 Combats pour m'affranchir d'une condition  
 Qui me donne à l'objet de mon averfion.

Tediray-je encor plus ? va, songe à ta défenfe,  
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,  
 Et si tu sens pour moy ton cœur encor épris,  
 Sors vainqueur d'un combat dont Chiméne est le prix.  
 Adieu, ce mot lasché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE.

Est-il quelque ennemy qu'à present je ne dompte ?  
 Paroiffez Navarrois, Mores, & Castillans,  
 Et tout ce que l'Espagne a nourry de vaillans,  
 Uniffez-vous ensemble, & faites une Armée  
 Pour combattre une main de la sorte animée,  
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,  
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

## SCENE II.

L'INFANTE.

T'écouteray-je encor, respect de ma naissance,  
 Qui fais un crime de mes feux ?  
 T'écouteray-je, Amour, dont la douce puissance  
 Contre ce fier tyran fait revolter mes vœux ?  
 Pauvre Princefle, auquel des deux  
 Dois-tu prêter obéiffance ?  
 Rodrigue, ta valeur te rend digne de moy,  
 Mais pour estre vaillant tu n'es pas fils de Roy.

Impitoyable Sort, dont la rigueur fepare  
 Ma gloire d'avec mes desirs !  
 Est-il dit que le choix d'une vertu si rare  
 Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?  
 O Cieux ! à combien de fofpirs  
 Faut-il que mon cœur se prépare,

Si jamais il n'obtient sur un si long tourment,  
 Ny d'éteindre l'amour, ny d'accepter l'Amant ?  
 Mais c'est trop de scrupule, & ma raison s'étonne

Du mépris d'un si digne choix,  
 Bien qu'aux Monarques seuls ma naissance me dône,  
 Rodrigue, avec honneur je vivray sous tes loix ;  
 Après avoir vaincu deux Rois  
 Pourrois-tu manquer de Couronne ?  
 Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner  
 Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner ?

Il est digne de moy, mais il est à Chiméne,  
 Le don que j'en ay fait me nuit,  
 Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine,  
 Que le devoir du sang à regret le pourfuit :  
 Ainsi n'espérons aucun fruit  
 De son crime ny de ma peine,  
 Puisque pour me punir le Destin a permis  
 Que l'amour dure mefine entre deux ennemis.

## SCENE III.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

O U viens-tu, Leonor ?  
 LEONOR.  
 Vous applaudir, Madame,  
 Sur le repos qu'enfin a retrouvé vostre ame.  
 L'INFANTE.  
 D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennuy ?  
 LEONOR.  
 Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec luy,  
 Rodrigue ne peut plus charmer vostre courage ;  
 Vous fçavez le combat où Chiméne l'engage.

Puisqu'il faut qu'il meure, ou qu'il soit son mary ;  
Vostre espérance est morte, & vostre esprit guéry.

L'INFANTE.

Ah, qu'il s'en faut encor !

LEONOR. Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrois-tu défendre ?

Si Rodrigue combat sous ces conditions,  
Pour en rompre l'effet j'ay trop d'inventions,  
L'Amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,  
Aux esprits des Amans apprend trop d'artifices.

LEONOR.

Pourrez-vous quelque chose après qu'un père mort  
N'a pû dans leurs esprits allumer de discord ?

Car Chimène aisément montre par sa conduite  
Que la haine aujourd'huy ne fait pas sa poursuite.

Elle obtient un combat, & pour son combatant  
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant.

Elle n'a point recours à ces mains généreuses  
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;

Don Sanche luy suffit, & mérite son choix,

Parce qu'il va s'armer pour la première fois.

Elle aime en ce duel son peu d'expérience,

Comme il est sans renom, elle est sans défiance,

Et sa facilité vous doit bien faire voir

Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,

Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,

Et l'autorise enfin à paroître appaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur

A l'envy de Chimène adore ce vainqueur.

A quoy me résoudray-je, Amante infortunée ?

LEONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née,

Le Ciel vous doit un Roy, vous aimez un Sujet.

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un simple Gentilhomme,  
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme ;  
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,  
C'est le valeureux Cid, le maître de deux Rois.

Je me vaincray pourtant, non de peur d'aucun blâme,  
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme,  
Et quand pour m'obliger on l'auroit couronné,  
Je ne veux point reprendre un bien que j'ay donné.  
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,  
Allons encor un coup le donner à Chimène,  
Et toy qui vois les traits dont mon cœur est percé,  
Vien me voir achever comme j'ay commencé.

## SCENE IV.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, que je souffre, & que je suis à plaindre !  
Je ne sçay qu'espérer & je voy tout à craindre,  
Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir,  
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir ;  
A deux Rivaux pour moy je fais prendre les armes,  
Le plus heureux succès me coûtera des larmes,  
Et quoy qu'en ma faveur en ordonne le Sort,  
Mon père est sans vengeance, ou mon Amant est mort.

ELVIRE.

D'un & d'autre costé je vous voy soulagée,  
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée,  
Et quoy que le Destin puisse ordonner de vous,  
Il soutient vostre gloire, & vous donne un époux.

CHIMENE.

Quoy ? l'objet de ma haine, ou de tant de colère !  
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père !  
De tous les deux costez on me donne un mary  
Encor tout teint du sang que j'ay le plus chery.

De tous les deux costez mon ame se rebelle ;  
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle ;  
 Allez vengeance, amour, qui troublez mes esprits,  
 Vous n'avez point pour moy de douceurs à ce prix.  
 E'roy, puissant moteur du Destin qui m'outrage,  
 Termine ce combat sans aucun avantage,  
 Sans faire aucun des deux ny vaincu, ny vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.  
 Ce combat pour vostre ame est un nouveau supplice,  
 S'il vous laisse vobligée à demander justice,  
 A témoigner toujours ce haut ressentiment,  
 Et poursuivre toujours la mort de vostre Amant.  
 Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance  
 Luy couronnant le front vous impose silence,  
 Que la loy du combat étouffe vos soupirs,  
 Et que le Roy vous force à suivre vos desirs.

CHIMENE.

Quand il sera vainqueur crois-tu que je me rende ?  
 Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande,  
 Et ce n'est pas assez pour leur faire la loy  
 Que celle du combat & le vouloir du Roy.  
 Il peut vaincre Don Sanche avec fort peu de peine,  
 Mais non-pas avec luy la gloire de Chimene,  
 Et quoy qu'à sa victoire un Monarque ait promis,  
 Mon honneur luy fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,  
 Que le Ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.  
 Quoy ! vous voulez encor refuser le bonheur  
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur !  
 Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espère ?  
 La mort de vostre Amant vous rendra-t'elle un père ?  
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?  
 Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur ?  
 Allez, dans le caprice où vostre humeur s'obstine,  
 Vous ne méritez pas l'Amant qu'on vous destine,

Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux  
 Vous laisser par sa mort Don Sanche pour époux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,  
 Ne les redouble point de ce funeste augure :  
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,  
 Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux  
 Non qu'une folle ardeur de son costé me panche,  
 Mais s'il étoit vaincu je serois à Don Sanche,  
 Cette apprehension fait naistre mon souhait.  
 Que voy-je, malheureuse ? Elvire, c'en est fait.

## SCENE V.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMENE.

Quoy ? du sang de Rodrigue encor toute trempée ?  
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux  
 Après m'avoir osté ce que j'aimois le mieux ?  
 Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,  
 Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.  
 Un mesme coup a mis ma gloire en seureté  
 Mon ame au désespoir, ma flame en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus raffiné...

CHIMENE.

Tu me parles encore,  
 Exécration d'un Héros que j'adore ;  
 Va, tu l'as pris en traître, un guerrier si vaillant  
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.  
 N'espère rien de moy, tu ne m'as point servié,  
 En croyant me venger tu m'as osté la vie.

LE CID,

D. SANCHE.

Etrange impression, qui loin de m'écouter.

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter ?  
 Que j'entende à loisir avec quelle insolence  
 Tu peindras son malheur, mon crime, & ta vaillance?

## SCENE VI.

D. FERNAND, D. DIEGUE,

D. ARIAS, D. SANCHE,

D. ALONSE, CHIMENE,

ELVIRE.

CHIMENE.

**S**ire, il n'est plus besoin de vous dissimuler  
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pû celer.  
 J'aimois, vous l'avez sçeu, mais pour venger mon père  
 J'ay bien voulu proscrire une teste si chère :  
 Vostre Majesté, Sire, elle-mesme a pû voir  
 Comme j'ay fait céder mon amour au devoir.  
 Enfin Rodrigue est mort, & sa mort ma changée  
 D'implacable ennemie, en Amante affligée ;  
 J'ay dû cette vengeance à qui m'a mis au jour,  
 Et je doy maintenant ces pleurs à mon amour.  
 Don Sanche m'a perdu en prenant ma défense,  
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !  
 Sire ; si la pitié peut émouvoir un Roy,  
 De grace ; révoquez une si dure loy ;  
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,  
 Je luy laisse mon bien, qu'il me laisse à moy-mesme ;  
 Qu'en un Cloistre sacré je pleure incessamment  
 Jusqu'au dernier soupir mon père & mon Amant.

TRAGÉDIE.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime  
 D'avouër par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène, fors d'erreur, ton Amant n'est pas mort,  
 Et Don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moy l'a déçeu.  
 Je venois du combat luy raconter l'issuë.

Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,  
 Ne crains rien ( m'a-t-il dit quand il m'a desarmé )  
 Je laisserois plutôt la victoire incertaine

*Que de répandre un sang hazardé pour Chimène :*

*Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roy,*

*Va de nostre combat l'entretenir pour moy ;*

*De la part du vainqueur luy porter ton épée.*

Sire, j'y suis venu, cét objet l'a trompée,  
 Elle m'a crû vainqueur me voyant de retour,

Et soudain sa colère a trahy son amour,  
 Avec tant de transport & tant d'impaticence,

Que je n'ay pû gagner un moment d'audience.

Pour moy, bien que vaincu, je me repute heureux,  
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,

Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite  
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,  
 Ny chercher les moyens d'en faire un desaveu,

Une loüable honte en vain t'en sollicite,  
 Ta gloire est dégagée, & ton devoir est quitte,

Ton père est satisfait, & c'étoit le venger  
 Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.

Tu vois comme le Ciel autrement en dispose,  
 Ayant tant fait pour luy fay pour toy quelque chose,

Et ne sois point rebelle à mon commandement,  
 Qui te donne un époux aimé si chèrement.

## SCENE VII.

D. FERNAND, D. DIEGUE,  
D. ARIAS, D. RODRIGUE,  
D. ALONSE, D. SANCHE,  
L'INFANTE, CHIMENE,  
LEONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

**S**Eche tes pleurs, Chiméne, & reçois sans tristesse  
Ce généreux vainqueur des mains de ta Princesse.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous  
Un respect amoureux me jette à ses genoux.

Je ne viens point icy demander ma conquête,  
Je viens tout de nouveau vous apporter ma teste,  
Madame, mon amour n'emploira point pour moy,  
Ny la loy du combat, ny le vouloir du Roy.  
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,  
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.  
Faut-il combattre encor mille & mille Rivaux,  
Aux deux bouts de la Terre étendre mes travaux,  
Forcer moy seul un camp, mettre en fuite en Ar-  
mée,

Des Héros fabuleux passer la renommée?

Si mon crime par là se peut enfin laver,  
J'ose tout entreprendre & puis tout achever.  
Mais si ce fier honneur toujours inexorable  
Ne se peut appaiser sans la mort du coupable,  
N'armez plus contre moy le pouvoir des Humains,  
Ma teste est à vos pieds, vengez-vous par vos mains.  
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,  
Prenez une vengeance à tout autre impossible :

Mais

Mais du moins que ma mort fuisse à me punir,  
Ne me bannisse point de vostre souvenir,  
Et puisque mon trépas conserve vostre gloire,  
Pour vous en revancher conservez ma mémoire,  
Et dites quelquefois en déplorant mon sort,  
S'il ne m'avois aimée, il ne seroit pas mort.

CHIMENE.

Relève-toy, Rodrigue. Il faut l'avouer; Sire;  
Je vous en ay trop dit, pour m'en pouvoir dédire,  
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,  
Et quand un Roy commande, on luy doit obéir.  
Mais à quoy que déjà vous m'avez condamnée,  
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cét Hyménée?  
Et quand de mon devoir vous voulez cét effort,  
Toute vostre justice en est-elle d'accord?  
Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,  
De ce qu'il fait pour vous doy-je estre le salaire,  
Et me livrer moy-mesme au reproche éternel  
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime  
Ce qui sembloit d'abord ne se pouvoir sans crime.  
Rodrigue t'a gagnée, & tu dois estre à luy;  
Mais quoy que la valeur t'ait conquise aujourd'huy,  
Il faudroit que je fusse ennemy de ta gloire  
Pour luy donner si-tost le prix de sa victoire.  
Cét Hymen différé ne rompt point une loy  
Qui sans marquer de temps luy destine ta foy,  
Prends un an, si tu veux, pour essayer tes larmes,  
Rodrigue cependant il faut prendre les armes.  
Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,  
Renverse leurs desseins, repousse leurs efforts,  
Va jusqu'en leur pais leur reporter la guerre,  
Commander mon Armée, & ravager leur terre.  
A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroy,  
Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour  
Roy.

D

74. LE CID, TRAGEDIE.

Mais parmi tes hauts faits sois-luy toujourns fidelle,  
Reviens-en, s'il se-peut, encor plus digne d'elle,  
Et par tes grands exploits fay-toy si bien priser,  
Qu'il luy soit gloricux alors de t'epouser.

D. RODRIGUE.

Pour posseder Chimene, & pour vostre service,  
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse ?

Quoy qu'absent de ses yeux il me faille endurer,  
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir esperer.

D. FERNAND.

Espere en ton courage, espere en ma promesse,  
Et possedant deja le coeur de ta Maîtresse,  
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre  
toy,  
Laisse faire le temps, ta vaillance, & ton Roy.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*





210

tray